

SDF : une sexualité préservée

Malgré des conditions d'existence difficiles, les sans-abri ont une vie affective et sexuelle. Tel est le constat dressé par l'Observatoire du Samusocial de Paris à partir d'une enquête de terrain. Un travail qui éclaire la manière dont les sans-domicile-fixe, dans leur diversité, abordent cette question et qui trace des pistes pour la prévention. En balayant au passage nombre d'a priori.

Sortir des idées reçues et du misérabilisme. C'est ce à quoi invite l'enquête sur la vie affective et sexuelle des personnes sans domicile fixe (SDF) menée par l'Observatoire du Samusocial de Paris¹ pour l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes). Une enquête qualitative qui a le mérite de s'appuyer sur le discours des personnes concernées et qui souligne la diversité des expériences de vie des sans-abri tout en démontant le raccourci habituel : misère économique égale misère sexuelle. « *Les personnes à la rue ont une sexualité et des relations amoureuses. Il existe une pluralité des situations et une commune humanité entre "eux" et "nous". En effet, tout comme en population générale, la sexualité est notamment le résultat de contraintes et d'adaptations ainsi que de parcours biographiques* », témoigne Anne Laporte, épidémiologiste et directrice de l'Observatoire. Satellite de l'enquête nationale sur le « Contexte de la sexualité en France », lancée à l'initiative de l'Agence nationale de recherches sur le sida et les hépatites virales (ANRS), ce travail repose sur des entretiens réalisés entre 2003 et 2005. Cinq chercheurs ont ainsi interrogé 46 personnes fréquentant des centres d'accueil de jour ou de nuit du Samusocial de Paris, à partir d'une large grille de thématiques (biographie affective et sexuelle, mode de vie, rapports de genre, au corps ou encore à la santé). Une enquête Insee menée en 2001 comptabilisait 86 000 personnes sans domicile fixe en France, dont 15 000 vivant en permanence à la rue.

Le poids de l'identification. La façon dont les personnes sans abri vivent leur situation conditionne leur vie affective et sexuelle. D'un côté, il y a ceux qui se présentent comme SDF ; de l'autre, ceux qui ne font pas de la rue leur « univers de sens ». Parmi les premiers, dont certains sont en

couple, les choses sont à moduler, car l'enquête recense différents profils : les volontaires, qui se démènent pour sortir de la rue et gèrent activement leurs relations, choisies tant parmi les SDF que les personnes insérées ; les résignés, qui ne renoncent pas totalement à sortir de la rue mais reconnaissent le poids de leur exclusion et les fatalistes, qui ne semblent pas mettre de stratégie spécifique en œuvre. Pour ces deux dernières catégories, la sexualité est plus rare mais pas empêchée. « *Moins les individus projettent de sortir de la rue et moins ils travaillent à retourner le stigmate qui les afflige, plus leur sociabilité se réduit à un même cercle, moins les occasions de nouvelles rencontres surviennent, moins leur vie affective leur semble importante* », expliquent les chercheurs. Toutefois, si certains n'ont pas de relations sexuelles, cela ne découle pas le plus souvent d'un manque d'opportunités. Selon les auteurs, c'est d'abord le fruit « *d'une absence de désir ou d'une incapacité à aimer et se faire aimer, liées à un passé affectif douloureux, à une perte d'estime de soi et à la forte imprégnation des normes en matière de rôle social assigné à chaque sexe.* » Pour ceux qui ne résument pas leur situation au fait d'être sans abri – qu'ils s'affirment autrement que comme SDF ou qu'ils considèrent la rue comme une parenthèse dans leur vie, voire comme une ressource pour rompre avec une situation nocive –, les difficultés inhérentes à l'absence de logement et d'intimité passent au second plan. Les chercheurs observent ainsi, en général, une continuité des expériences affectives et sexuelles avant et après la perte de logement.

La prévention, avec ou sans logement. Selon les chercheurs, être privé de domicile n'engendre donc « *pas forcément un amoindrissement ou un appauvrissement de la vie sexuelle.* » Les conditions de vie imposent certes des contraintes, mais les personnes mettent alors en œuvre des « combines » pour les aménager. Émergent même « *des adaptations, des redéfinitions, des innovations, qui peuvent être à l'origine d'une vie sexuelle diversifiée en termes de pratiques, de fantasmes et de lieux investis* ». Se pose dès lors la question des risques sexuels, en particulier vis-

¹ **Survivre ou faire l'amour ? La pluralité des expériences affectives et sexuelles de personnes sans domicile fixe,**

Anne Laporte, Erwan Le Méner, Nicolas Oppenheim, Dolorès Pourette et Sandrine Carpentier, mars 2007.

Ce rapport de près de 240 pages devrait être publié par l'Inpes.



à-vis du VIH. « On ne peut pas dire que, parce que les gens sont à la rue, ils prennent des risques. Cela ne simplifie pas les choses, mais ils s'adaptent et ce n'est pas pour cela qu'ils n'utiliseront pas de préservatif. En fait, on retrouve les mêmes situations, les mêmes discours, parfois les mêmes réticences ou protections imaginaires, qu'en population générale. Et les mêmes distinctions liées à l'âge, au genre ou au niveau d'éducation », assure Anne Laporte. L'accès aux préservatifs semble cependant plus complexe pour les personnes à la rue, en particulier du fait de leur prix. La rue ne fait donc pas disparaître « toute la cohérence des actes de santé et de protection des personnes », résume la chercheuse. Toutefois, elle ne nie pas que « la rue peut favoriser des situations de danger, de violences sexuelles, d'autant qu'on y retrouve davantage de personnes qui en ont subi durant l'enfance – ce qui accroît les risques d'en subir à l'âge adulte –, mais il ne faut pas caricaturer ». Les enquêteurs ont notamment identifié « quelques jeunes femmes atteintes de troubles psychiatriques qui peuvent se mettre vraiment en danger ».

Renforcer l'estime de soi. À partir des entretiens, les enquêteurs formulent des recommandations afin d'améliorer les conditions de vie affective et sexuelle des SDF, voire de les aider à sortir de leur situation². Ils estiment nécessaire de faire évoluer le regard que les personnes subissant « le stigmate du sans-abrisme » portent sur elles tout en modifiant celui que le public développe à leur égard. Or, en

² Ces recommandations prennent également appui sur l'enquête « Féminité, accès aux soins, maternité et risques vécus par les femmes en grande précarité », juin 2005, Observatoire du Samusocial de Paris. Téléchargeable sur : www.samusocial-75.fr.

matière de prévention, on sait combien une estime de soi dégradée peut nuire à la protection. Ils tempèrent cependant : « Si des actions visant à restaurer l'estime de soi et des capacités à agir sont préconisées pour ceux qui ont perdu confiance en eux, il n'est pas dit qu'elles soient uniformément pertinentes. » Tout dépend du degré d'exclusion des personnes et du clivage entre celles ayant la rue pour « univers de sens » et les autres. Les chercheurs rappellent l'intérêt, dans les lieux d'accueil comme d'hébergement stabilisé, de renforcer le travail sur l'hygiène et le rapport au corps avec des professionnels spécialisés pour les aider à retrouver le souci d'eux-mêmes et l'engagement dans des actes de santé. Ils insistent également sur le besoin de prendre en charge la dépendance à l'alcool en augmentant les consultations de psychologues alcoologues dans les lieux d'accueil, en favorisant l'admission dans des cures de sevrage et en poursuivant l'accompagnement à la sortie.

Chambres pour couples. Les couples devraient aussi se voir proposer des consultations visant à les aider à surmonter les difficultés liées à la rue et à résoudre certains conflits pouvant dégénérer en violences. De même, des consultations de soutien psychologique devraient être ouvertes pour que les personnes « puissent élaborer leur vécu difficile en lien avec leur situation actuelle, les expériences de violence pour les femmes (conjugales, physiques, sexuelles) et notamment les séparations avec leurs enfants. » Concernant les risques sexuels, les chercheurs préconisent de créer des espaces de parole afin d'aborder les questions inhérentes à la vie affective et sexuelle, de mener des actions d'information et de prévention (VIH et autres IST, grossesse, etc.), de mettre à disposition des préservatifs et de sensibiliser les intervenants sociaux. Enfin, l'hébergement doit respecter l'intimité des couples. Les chercheurs rappellent entre autres qu'il est important de leur permettre de « bénéficier du temps nécessaire à l'acte sexuel, en favorisant la communication entre les membres du couple, en particulier pour la négociation des pratiques et des protections ».